

## TD 07 : « L'ART DE VAINCRE SANS AVOIR RAISON »

### Objectifs :

1. Décrire le conflit et le déchirement de l'élite africaine entre l'attachement à l'identité et la confrontation à l'altérité
2. Décrire le conflit entre l'attachement aux valeurs immatérielles du passé et le choix des valeurs matérielles du présent

### Activité :

Lisez attentivement cet extrait du roman puis répondez aux questions suivantes :

1. Qu'est-ce qui montre dans le premier paragraphe que la scène se passe en Afrique ?
2. « Peut-être allons-nous mettre les choses au point » De quoi vont débattre les trois personnages
3. La Grande Royale dit au Maître : « Mon frère est le cœur vivant de ce pays mais vous en êtes la conscience ». Expliquez ce passage
4. Relevez les passages qui montrent que le Maître avait un enseignement influencé par la religion islamique.
5. Par quels termes l'auteur désigne-t-il les Français et l'école française ?
6. Pourquoi les Diallobé ont-ils perdu la guerre contre les Français ?
7. Que veut dire la Grande Royale par cette expression : « L'école étrangère est la forme nouvelle de la guerre »
8. Pourquoi la Grande Royale dit-elle à son frère qu'ils doivent être les premiers à envoyer leurs enfants à l'école étrangère ?

### L'art de vaincre sans avoir raison.

*La scène se passe quelque part en Afrique. L'assemblée réunit la Grande Royale, son frère -chef des Diallobé, une tribu naguère guerrière- et le maître de l'école primaire*

La Grande Royale était entrée sans bruit, selon son habitude. Elle avait laissé ses babouches derrière la porte. C'était l'heure de sa visite quotidienne à son frère. Elle prit place sur la natte, face aux deux hommes.

— Je me réjouis de vous trouver ici, maître. Peut-être allons-nous mettre les choses au point, ce soir.

— Je ne vois pas comment, madame. Nos voies sont parallèles et toutes deux inflexibles.

— Si fait, maître. Mon frère est le cœur vivant de ce pays mais vous en êtes la conscience. Enveloppez-vous d'ombre, retirez-vous dans votre foyer et nul, je l'affirme, ne pourra donner le bonheur aux Diallobé. Votre maison est la plus démunie du pays, votre corps le plus décharné, votre apparence la plus fragile. Mais nul n'a, sur ce pays, un empire qui égale le vôtre.

Le maître sentait la terreur le gagner doucement, à mesure que cette femme parlait. Ce qu'elle disait, il n'avait jamais osé se l'avouer très clairement, mais il savait que c'était la vérité. [...]

— Mon frère, n'est-il pas vrai que sans la lumière des foyers nul ne peut rien pour le bonheur des Diallobé ? Et, grand maître, vous savez bien qu'il n'est point de dérobade qui puisse vous libérer.

— Madame, Dieu a clos la sublime lignée de ses envoyés avec notre prophète Mohammed, la bénédiction soit sur lui. Le dernier messenger nous a transmis l'ultime Parole où tout a été dit. Seuls les insensés attendent encore.

— Ainsi que les affamés, les malades, les esclaves. Mon frère, dites au maître que le pays attend qu'il acquiesce.

— Avant votre arrivée, je disais au maître : « Je suis une pauvre chose qui tremble et qui ne sait pas. » Ce lent vertige qui nous fait tourner, mon pays et moi, prendra-t-il fin ? Grande Royale, dites-moi que votre choix vaudra mieux que le vertige ; qu'il nous en guérira et ne hâtera pas notre perte, au contraire. Vous êtes forte. Tout ce pays repose sous votre grande ombre. Donnez-moi votre foi.

— Je n'en ai pas. Simplement, je tire la conséquence de prémisses que je n'ai pas voulues. Il y a cent ans, notre grand-père, en même temps que tous les habitants de ce pays, a été réveillé un matin par une clameur qui montait du fleuve. Il a pris son fusil et, suivi de toute l'élite, s'est précipité sur les nouveaux venus. Son cœur était intrépide et il attachait plus de prix à la liberté qu'à la vie. Notre grand-père, ainsi que son élite, ont été défaits. Pourquoi ? Comment ? Les nouveaux venus seuls le savent. Il faut le leur demander ; il faut aller apprendre chez eux l'art de vaincre sans avoir raison. Au surplus, le combat n'a pas cessé encore. L'école étrangère est la forme nouvelle de la guerre que nous font ceux qui sont venus, et il faut y envoyer notre élite, en attendant d'y pousser tout le pays. Il est bon qu'une fois encore l'élite précède. S'il y a un risque, elle est la mieux préparée pour le conjurer, parce que la plus fermement attachée à ce qu'elle est. S'il est un bien à tirer, il faut que ce soit elle qui l'acquière la première. Voilà ce que je voulais vous dire, mon frère. Et, puisque le maître est présent, je voudrais ajouter ceci. Notre détermination d'envoyer la jeunesse noble du pays à l'école étrangère ne sera obéie que si nous commençons par y envoyer nos propres enfants. Ainsi, je pense que vos enfants, mon frère, ainsi que notre cousin Samba Diallo doivent ouvrir la marche.

À ces mots, le cœur du maître se serra étrangement. « Seigneur, se peut-il que je me sois tant attaché à cet enfant ? Ainsi, j'ai des préférences dans mon foyer... Ainsi, ô mon Dieu ! Pardonnez-moi. Et ils me regardent, me veulent pour guide. »

— Samba Diallo est votre enfant. Je vous le rendrai dès que vous en exprimerez le souhait.

La voix du maître était légèrement enrouée cependant qu'il s'exprimait ainsi.

— De toute façon, répondit le chef, cela est un autre problème.

***Cheikh HAMIDOU KANE, extrait du roman intitulé : « L'aventure ambigüe », Editions Julliard , 10/18, 1961, pp. 45-48***